plus parler, il fait par signe une suprême leçon de catéchisme.

Puis la mort le prend à 38 ans, après douze années d'un apostolat dévorant, et on l'ensevelit, sur sa demande, à Good-Hope, entre deux sauvages, le visage tourné vers la croix.

Son successeur, le P. Jean SÉGUIN — à qui la Providence réservait 46 ans d'apostolat parmi les Loucheux, chez qui il retourna trente fois, et les Peaux-de-Lièvres — recueillit le fruit des héroïques sacrifices du P. GROLLIER. Par sa prudence et sa charité indulgente, il fut l'ouvrier de la conversion des Peaux-de-Lièvres, que son prédécesseur avait dû, surtout, défendre contre l'hérésie. En 1894, la tribu suggérait l'image de la plus fervente des communautés. C'était plaisir de voir les Indiens, par des 50° de froid, ne jamais manquer la Messe du matin et se réunir encore, le soir, pour l'exercice du Mois de la Sainte-Enfance. Le vendredi, quand le poisson manquait, on jeûnait au camp. Si le missionnaire leur suggérait qu'en pareille nécessité la loi n'oblige plus :

— « Nous savons que manger de la viande ne serait pas péché », répondaient-ils ; « mais nous aimons mieux jeûner, pour faire pénitence. »

Le P. GROLLIER n'eut pas la consolation de voir ses chers Peaux-de-Lièvres convertis ; mais qui lui refusera l'honneur d'avoir préparé ce merveilleux retour ?

§ V. — **Soleil de Minuit.**

Cordialité dans l'accueil, gaieté retentissante, obstination en toute entreprise : ainsi pourrait-on caractériser les Loucheux, les plus reculés de la nation Dénée, vers le nord. La foi de ces « Bas-Bretons de l'Extrême-Nord » a triomphé de toutes les superstitions et reste lumineuse, impulsive, indéracinable.

— « Quels braves gens ! » s'écriait Mgr GROUARD, les rencontrant, pour la première fois, en 1890... « Je n'ai jamais vu tant de foi, de piété et d'entrain que chez eux. »

Pendant la famine de 1888-1889, deux familles lou-

Grollier, lorsque, le 14 septembre 1860, il unissait les mains des chefs Loucheux et Esquimaux au pied de la croix. Au chef des Esquimaux, il remettait une image du Sauveur crucifié, au bas de laquelle il avait écrit : « Toutes les extrémités de la terre ont vu la rédemption de notre Dieu », et faisait présent au chef Loucheux d'une image de Marie avec cette inscription : « Toutes les générations me proclameront bienheureuse » (1).

§ VI. — **Avis aux Jeunes.**

Dans ces pages trop rapides, tous les faits n'ont pu trouver place, ni tous les noms des apôtres obscurs qui ont été les ouvriers magnifiques de la sublime épopée dont les chants passent en beauté les plus nobles poèmes. « Passe en Macédoine, et viens à notre secours. » Comme Paul, dans la vision fameuse qui devait le lancer à la conquête de la Macédoine, l'Oblat, aux jours de sa jeunesse sacerdotale, a entendu, au fond de son âme, l'appel des âmes déshéritées du Nord. Ou bien c'est un vétéran des glaces qui, racontant la détresse de sa mission, concluait, comme Mgr Grandin, la conférence où sa loyauté n'avait rien caché des épreuves qui attendent le missionnaire, par cette exclamation :

— « Dans ce pays de sauvages et de bêtes fauves, sous ce ciel glacial, sur ce sol couvert de neige, il vient, cependant, des commerçants, qui s'exposent à tous les dangers pour acheter des peaux d'ours et de martres : pas une queue de loup ne se perd dans ces pays de désolation... Et on ne trouverait pas des prêtres pour y venir chercher des âmes !... ».

Le jeune prêtre s'est offert. Il est parti dans l'enthousiasme de son tout nouveau sacerdoce. Quelque temps, l'espoir des conquêtes apostoliques l'a soutenu. Elles ne sont pas venues. Alors, il a compris, au plus intime de son âme, qu'il lui fallait souffrir pour payer la rançon des chers païens. Il se pliera à la providentielle loi de

(1) Duchaussois, *op. cit.*, p. 363.

cheuses, *jeûnant* depuis des semaines, se traînèrent à *Notre-Dame de Bonne-Espérance.* Hélas ! les missionnaires n'avaient rien à leur donner.

— « Nous le savions », répliqua le seul qui pût encore parler, « mais nous sommes venus pour entendre encore une Messe... Après cela, nous pourrons mourir. Nous serons contents. »

Un camp affamé se voit proposer un odieux marché :

— « Faites-vous protestants », leur disait-on, « et vous aurez des vivres, du plomb, de la poudre et des vêtements. »

— « Gardez vos biens », répondirent les Loucheux. « Nous mourrons de faim, s'il le faut ; mais nous resterons catholiques (1). »

Cette foi magnifique était le fruit des visites multipliées, par le P. Séguin, de 1862 à 1890. Mais elle était due, dans une large mesure, à une vieille femme qui avait été le précurseur, puis l'auxiliaire, du prêtre dans sa tribu. Cécile était une des premières conquêtes du P. Grollier. Du jour où elle sut son catéchisme, la sauvagesse se fit apôtre. Avant qu'elle eût enseigné le loucheux au P. Grollier, elle se faisait son interprète. A son défaut, elle n'était pas embarrassée pour prêcher. Elle tranchait les cas de conscience, et, quand Cécile avait dit, on s'inclinait. Énorme de carrure, sa prestance donnait, à son verbe cinglant, une irrésistible autorité ; elle n'hésitait pas, du reste, à appuyer de coups de trique ses arguments.

Un jour qu'un de ses petits-fils, superbe gaillard et chef au Fort Mac-Pherson, inclinait à écouter le prédicant protestant, la chefferesse se traîna jusqu'à lui :

— « Comment, toi », lui dit-elle, « un de mes enfants, tu abandonnerais la Foi catholique... Entends-le bien : tant que Cécile sera capable de tenir un bâton, pas un de ses Loucheux ne deviendra apostat. »

Trois coups de gourdin sur la tête achevèrent de convaincre le chef, qui promit d'être sage.

La mère des Loucheux mourut presque centenaire, dans la plus extrême détresse, mais riche d'avoir tant fait et tant souffert pour la Foi : belle âme, sur laquelle,

---

(1) Duchaussois, *op. cit.*, p. 379.

affirmait le P. Henri GIROUX, on ne pouvait trouver l'ombre d'une faute (1)...

Avec les Loucheux, nous avons passé en revue la dernière branche de la race Dénée et nous avons atteint, au Fort Mac-Pherson et à la Rivière Rouge Arctique, la pleine région polaire, avec sa nuit sans midi de l'hiver et son jour sans minuit de la brève saison d'été. Au delà, il n'y a plus que les glaces éternelles, parmi lesquelles vaguent les Esquimaux.

Combien sont-ils ? Huit ou dix mille, quinze ou vingt mille ? Qui le dira ? Langue, traditions, mœurs, coutumes : autant de traits qui décèlent en eux des Asiatiques. Leur visage presque circulaire, aux traits larges et plats, aux pommettes saillantes, des joues rebondies, grasses et potelées, une bouche large, toujours béante, une barbiche de bouc soulignant la lèvre inférieure pendante, leur dessinent un facies mongolique nettement caractérisé.

Intelligents, avides de s'instruire, gais et rieurs, courtois et accueillants, d'une volonté tenace, les Esquimaux ne manqueraient pas de ressources naturelles propres à faire d'eux de sérieux chrétiens, si ces heureuses qualités n'étaient contrebalancées par de terribles défauts. Menteurs, voleurs jusqu'au crime, d'une révoltante immoralité, les Esquimaux sont, par ailleurs, en proie à toutes les superstitions de la sorcellerie.

Ces obstacles semblaient de nature à décourager tout apostolat. Ils n'ont fait que stimuler le zèle des missionnaires. Pendant de longues années, cependant, ils ne connurent que des échecs. Échecs du P. GROLLIER qui, deux fois, se risqua, sans succès, parmi les tribus errantes à l'embouchure du Mackenzie. Échecs de ses successeurs, les PP. SÉGUIN et Petitot et, pareillement, le P. Camille LEFEBVRE — qui, en sept ans, n'enregistra que quelques baptêmes d'enfants et de moribonds. Après plus d'un demi-siècle d'efforts, l'espoir commence à luire : la fondation, à Aklavik, d'un orphelinat-hôpital des Sœurs

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 386.

Grises (1925) laisse entrevoir les consolantes perspectives qu'ouvre toujours la charité.

Sur deux autres terrains, où les missionnaires s'attaquèrent aux Esquimaux, sur les côtes de l'Alaska et au Lac Caribou, l'évangélisation fut moins décevante. D'octobre 1873 à septembre 1874, le P. Auguste LeCorre eut la consolation de baptiser beaucoup d'enfants, en longeant les côtes de l'Alaska jusqu'à la Mer de Behring. Quatre ans plus tard, les Jésuites recueillaient la mission naissante et faisaient fructifier les semences intrépidement jetées par l'Oblat.

Le troisième essai d'évangélisation, parti du Lac Caribou en 1868, ne devait donner des résultats que près d'un demi-siècle plus tard, en 1917. Une pincée de terre, prise au tombeau de Sainte Thérèse de Lisieux, acheva l'œuvre entreprise par les cinq années d'efforts infructueux du P. Arsène Turquetil. La douzaine de néophytes dont la conversion est attribuée à la petite Sainte de chez nous constitue les prémices de la Mission de *Notre-Dame de la Délivrande.*

Enfin, une quatrième équipe de missionnaires avait été lancée par Mgr Breynat au nord du Grand Lac de l'Ours, dans la direction du Golfe du Couronnement. Les deux missionnaires qui la composaient, le P. Guillaume Le Roux et le P. Jean-Baptiste Rouvière, devaient tomber sous les coups des sauvages (1913) (1). Sept ans plus tard, le P. Joseph Frapsauce — qui, sitôt connue la mort de ses confrères, avait brigué l'honneur de prendre leur place — périssait dans un accident. Dix années de labeur, trois victimes : telles furent les semailles au champ esquimau du Mackenzie. Deux mois après, la moisson levait. A Noël 1920, le P. Fallaize baptisait les prémices du peuple évangélisé : trois adultes et deux enfants. Et, bientôt, l'Église de *Notre-Dame du Saint-Rosaire* se dressera à l'extrémité de la Grande Terre Stérile, au bord de l'Océan Glacial Arctique. Ainsi s'accomplira le double vœu du Père

(1) Duchaussois, *op. cit.*, p. 416.

la souffrance. Dans l'obscurité, le froid, la misère et l'isolement plus dur que toute autre épreuve, il réalisera à la lettre la mission de l'apôtre : « Ce qui manque aux souffrances du Christ, je l'achève pour son corps, qui est l'Église. »

Combien sont-ils, parmi les missionnaires de l'Extrême-Nord, ceux qui ne virent pas la récompense de leur héroïque martyre, — ce « martyre sans gloire » qui émouvait Pie IX ? Qui le dira jamais ?

Qu'importe... Ils n'ont pas retiré leur sublime offrande, ceux à qui leur Fondateur mourant léguait, dans un dernier souffle, sa suprême consigne : « *La charité ! la charité ! la charité !* » La vertu divine entre toutes a réalisé, jusqu'aux extrémités du monde, son miracle. Après les longues et dures heures des semailles douloureuses, est venu le moment de la moisson. Déjà elle blanchit les terres arctiques. Daigne le Maître du champ payer aux laborieux semeurs leur salaire de gloire, et qu'Il veuille bien aussi envoyer des renforts aux Oblats qui peinent là-bas, à en mourir, « sous le signe de Marie » !

Louis Jalabert, *S. J.*

épreuve, quand la course, épuisante pour qui doit battre la neige devant les chiens ou guider le traîneau, doit se poursuivre, pendant plusieurs centaines de kilomètres, avec la perspective des nuits à la belle étoile et le risque constant du « bordillon », avec un plongeon dans l'eau glacée, ou de la « poudrerie » — cette tempête de neige tourbillonnante qui bouche l'horizon, efface tous les repères et prolonge, pendant des journées entières, l'angoisse d'être perdu, sans espoir, dans le grand silence blanc. A peine revenu d'une course, il faut reprendre ses raquettes, se soumettre au tiraillement douloureux qui vous disloque les hanches et vous tord les tendons des jarrets ; il faut, suivant la consigne du désert de glace, marcher ou mourir, sous peine de n'être plus le chasseur d'âmes qu'on s'est proposé d'être quand on a échangé la douceur de la patrie contre la glaciale obscurité des nuits polaires.

Vienne le bref été, qui dissout le pesant suaire de neige et rend la vie aux fleuves, aux lacs, aux forêts et aux plaines : suspendu par le solstice, le soleil ne se couche plus sur le champ arctique. Pendant ces brillantes semaines, une frénésie de vivre s'empare de la nature. En quelques jours, la végétation foisonne : pour un peu, on verrait pousser l'herbe. Vers les pousses nouvelles, les bêtes accourent en foule : quand rennes et caribous font leur apparition, on dirait d'une forêt de ramures en marche, ébranlant le sol et remplissant l'air de bramements sauvages, — par myriades, oies et canards s'abattent sur les lacs ou s'envolent en tourbillons de plumes blanches, — dans les fleuves aux eaux attiédies et dans les lacs libérés de leur carapace de glaçons, les poissons par millions évoluent en armées.

Ce foisonnement de vie réserve au missionnaire, que de longues courses contraignent à passer jour et nuit en plein air, la pire de ses souffrances. Si vous avez eu, quelque part, à vous défendre contre l'assaut des moustiques, vous pouvez vous faire une idée du supplice du voyageur aux prises avec des myriades de maringouins, dont la voracité n'a pas d'égale. Pendant l'été, en marche

durant le jour, au campement du soir, le blanc est dévoré par des millions de suceurs, dont la piqûre cuisante brûle comme un fer rouge.

— « Je ne connais pas », écrit un missionnaire, « de plus grand supplice. »

Et un autre, le P. Jean Séguin, trouve le moyen de plaisanter sur cette torture, en décrivant sa tête dont les maringouins avaient fait une courge, et ses doigts, des saucisses.

A lui seul, le climat serait un obstacle terrible. Joignez-y les distances, où les moindres étapes se chiffrent par centaines et centaines de kilomètres. Pour vous faire une idée de l'Athabaska-Mackenzie, reportez-vous, par la pensée, à la « Gaule chevelue », — refaites un tout de la Hollande, de la Belgique, de la France, de l'Espagne, de l'Italie, et élargissez encore jusqu'à ce que vous ayez égalé, six fois, la superficie de la France, — supprimez cités, bourgades, villages, routes et chemins, — des fleuves, des rivières, des lacs agrandis à l'échelle de cet énorme territoire, des champs couverts de neige, des forêts hérissées de glaçons, faites un bloc de glace et de neige : et vous aurez une idée, très approximative, du Vicariat d'Athabaska-Mackenzie. Dans ce désert, semez quelques masures, aux points qui s'appellent Bruxelles, Lille, Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Madrid : ce sont les « forts », qui serviront de relais aux missionnaires, dans leurs voyages ou leurs courses apostoliques.

Débarqué à Saint-Boniface, l'Oblat voué aux régions nordiques doit, tout d'abord, gagner sa Mission. Aujourd'hui que le chemin de fer traverse d'une traite le Canada, d'un océan à l'autre, nous avons peine à nous faire une idée des formidables voyages d'il y a moins de trois quarts de siècle. Pendant deux mois, il fallait remonter, en barges ou en canots, quatre cents lieues de lacs et de rivières. Ajoutez, les unes aux autres, ces interminables journées passées à ramer, pour disputer au courant une avance insensible ; puis joignez-y les journées où, attelé à la bricole, le missionnaire doit haler les lourdes

singulièrement réduit le champ primitivement confié aux seuls Oblats. Néanmoins, leur part reste belle : si, de la population globale, ils ne gardent que 48 %, leurs 113.108 catholiques constituent 62 % du nombre total des fidèles.

L'Australie ne figure au tableau des Missions oblates que pour la Mission de Fremantle, au Diocèse de Perth, qui, fondée en 1894, occupe actuellement 4 Pères et 1 Frère, et celle de Sorrento, au Diocèse de Melbourne, fondée en 1926 et où il se trouve 2 Pères.

Suivre les Oblats, sur tous les champs d'apostolat où leur zèle les a entraînés, nous obligerait à faire, avec eux, le tour du monde. Les limites d'un article n'y suffiraient pas. Nous nous contenterons donc de repasser, à grands traits, l'histoire de leur apostolat dans le Nord-Ouest canadien. L'immensité des territoires à évangéliser, la rigueur extrême du climat, le dénuement et l'isolement : autant d'obstacles qui auraient dû briser le courage des apôtres de ce champ déshérité entre tous. Montrer au milieu de quelles épreuves s'est poursuivie l'évangélisation des sauvages, de la zone des grands lacs jusqu'aux neiges polaires, — esquisser l'histoire de fondations qui coûtèrent de surhumaines dépenses de courage, — enfin, enregistrer les conquêtes lentement achetées dans des conditions qui sembleraient un défi à l'humaine sagesse : tel sera l'objet des pages qui suivent. Nul autre, plus que cet exemple, ne pourra donner, croyons-nous, la mesure des vertus apostoliques dont les Oblats de MARIE ont offert le spectacle sur tous les théâtres où les appela la réalisation de la devise reçue de leur Fondateur : *Evangelizare pauperibus misit me.*

§ II. — Champ d'Apostolat difficile.

Les premiers Oblats arrivèrent à Montréal, en 1841, et à Saint-Boniface, en 1845.

Incapable de pourvoir aux besoins spirituels de son diocèse, Mgr Bourget, le saint Évêque de Montréal, était venu demander de l'aide à Mgr de MAZENOD. Si le Fondateur cédait quelques-uns de ses religieux, il n'aurait

pas à regretter ce sacrifice que la vieille France consentirait, une fois de plus, à la Nouvelle-France. Avec ces renforts, on pourrait songer à organiser l'évangélisation des populations blanches de l'est du Canada, la fondation d'un collège à Ottawa serait possible et, par surcroît, les derniers survivants des tribus indiennes auraient des apôtres. Mgr de MAZENOD avait le cœur trop large pour ne pas se rendre à l'appel d'une pareille misère. Un petit groupe de missionnaires partit pour Montréal.

Encouragé par le succès de son frère dans l'épiscopat, l'Évêque du Nord-Ouest, Mgr Provencher, vint plaider, auprès du Père secourable, la cause de son incommensurable diocèse. Devant l'Évêque de Marseille, il déroulait la carte de ce paradoxal Évêché de Saint-Boniface, duquel on savait bien où il commençait, mais personne ne connaissait où il finissait. Rien que dans cette espèce de *no man's land*, — qui englobait les quatre futurs Vicariats apostoliques de l'Athabaska, du Mackenzie, du Yukon et du Keewatin, — il y avait place pour les deux tiers de l'Europe. Dans ces territoires immenses, quelques blancs sont disséminés, dont les besoins appellent des prêtres : mais surtout, d'un océan à l'autre, vaguent de nombreux Peaux-Rouges et métis, que l'Église ne saurait laisser sans missionnaires. Jamais pareille détresse n'avait été exposée devant un évêque de France ; jamais, non plus, mission plus ingrate n'avait été proposée à un Fondateur d'Ordre. Double raison de toucher le cœur de Mgr de MAZENOD. De ses maigres réserves il détacha quelques hommes de choix ; et c'est ainsi qu'en 1845 le Père Casimir AUBERT et le Frère Alexandre TACHÉ abordèrent au Nord-Ouest sauvage (1).

Chaque mission a ses difficultés, chaque champ de l'apostolat ses épines. Ce n'est pas dans la lutte corps à corps avec le paganisme que les Missionnaires de l'Extrême-Nord ont eu à s'épuiser ; le paganisme des Dénés fera à peine une ombre de résistance, vite brisée. Point de persécutions violentes à redouter, — ces timides

(1) R. P. ORTOLAN, *op. cit.*, II, p. 152.

peuplades ne comptent pas de mandarins sanguinaires, — le sang coulera, cependant : odieux assassinats, toutefois, plutôt que martyres. Encore les assassins seront-ils des Esquimaux et non des Dénés. Ce n'est pas, non plus, contre l'inertie spirituelle des néophytes que se briseront, ordinairement, les efforts des convertisseurs : la ferveur des nouveaux baptisés, plus d'une fois, renouvellera les prodiges de la primitive Église. Les âmes à conquérir dans l'Athabaska-Mackenzie n'étaient que des captives.

La vie des missionnaires s'est usée à les atteindre par delà des barrières qui semblaient infranchissables, devant lesquelles le zèle le plus ardent se trouverait désarmé. De toutes ces barrières qui séparaient des âmes les missionnaires, le climat, les distances et les misères furent celles qui mirent leur courage et leur vertu à la plus rude et plus constante épreuve.

Le climat de l'Athabaska-Mackenzie est le plus dur qui soit au monde. Dans nos pays tempérés, où la neige fait de si rares et de si courtes apparitions, où maisons bien closes et abondance de combustible nous rendent facile la résistance, le froid est, tout juste, un excitant qui fouette le sang et fait goûter plus agréablement la douceur quiète des foyers bien calfeutrés. Là-bas, la neige s'entasse et s'immobilise durant des huit et neuf mois, pendant que le thermomètre marque des températures de 45° à 55° au-dessous de zéro. Dans la cabane en rondins vaguement calfatés de bousillage, avec ses lucarnes aveuglées de peaux transparentes qui laissent passer le vent, il gèle comme dehors. Sous l'amas de fourrures qui constituent sa literie, le missionnaire trouve, avec le repos, un peu de chaleur. Mais il faut s'en tirer pour les travaux du ménage, la corvée de bois, les soins à donner aux chiens, la pêche ou la chasse qui devront pourvoir aux besoins quotidiens. Et, puis, l'hiver interminable est la saison propice aux courses apostoliques. Propice, parce qu'en cette saison le prêtre rencontrera, dans les camps, les sauvages que la belle saison dispersera pour la chasse aux fourrures ou la pêche. Mais quelle

INDIENS ET ESQUIMAUX

Les Missions des Oblats de Marie [1].

Un siècle vient de s'écouler depuis le jour (17 février 1826) où Léon XII approuvait, solennellement, la Congrégation fondée, dix ans auparavant, par un simple prêtre du Diocèse d'Aix.

Le grain de sénevé est devenu un grand arbre. Quand Charles-Joseph-Eugène de MAZENOD se présentait au Pape et lui confiait son ambition d'aller aux pauvres, par les missions, les retraites et les catéchismes, et d'ajouter, à cet apostolat des déshérités, les œuvres de jeunesse dans les collèges et les séminaires, il n'avait, derrière lui, que quatorze prêtres, cinq clercs et cinq novices. Mais en vouant à la Vierge, sous le titre de *Missionnaires Oblats de* MARIE *Immaculée*, la Congrégation naissante, le Pape lui donnait le gage le plus assuré de fécondité.

Ce premier siècle d'histoire a justifié la confiance du Pape et dépassé les ambitions du Fondateur. A l'heure présente, les Oblats comptent 16 archevêques ou évêques, 1.564 prêtres, 584 scolastiques, 611 frères convers et 275 novices, — au total, 2.775 religieux, répartis en 18 provinces et 12 vicariats apostoliques. Et les progrès de demain sont assurés par 23 juniorats ou écoles apostoliques, où 1.765 jeunes gens se préparent à l'apostolat (2).

---

(1) Cet intéressant article — dû à la sympathie et au talent du R. P. Louis Jalabert, *S. J.* — est emprunté à la « *Revue d'Histoire des Missions* » (Rue Soufflot, 17, Paris-Ve), IIIe année, Num. 3 (1er septembre 1926), pp. 321-352 : *A propos d'un Centenaire* (1826-1926) : LES MISSIONS INDIENNES DES OBLATS.

(2) Ces statistiques et celles qui seront données plus loin sont empruntées au Num. 10 (Avril 1927) de l' « *État général du Personnel de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée* ». — On trouvera de plus abondants détails dans le grand ouvrage du R. P. Théophile ORTOLAN, *O. M. I.*, *Cent Ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères;* Œuvre des Missions *O. M. I.*, 75, Rue de l'Assomption, Paris (XVIe). Des six ou

§ I. — Coup d'Œil d'Ensemble.

C'est le sort des œuvres divines de déborder les limites où la prudence humaine, d'abord, les enferma. Ainsi en advint-il de la Congrégation dont l'Abbé de MAZENOD avait cru fixer les destinées.

Réservée, en principe, à la France — où les ruines à relever, au lendemain de la Révolution, semblaient suffire au dévouement le plus ambitieux, — la Congrégation aixoise vit, bientôt, s'élargir démesurément, devant elle, les champs d'apostolat. En 1830, le Révolution oblige à transporter en Suisse le noviciat ; aux diocèses de France, où se dépensent les premiers compagnons du Fondateur, s'ajoutent les Diocèses de Fribourg et de Genève. En 1840, des Oblats passent en Angleterre, en Écosse et en Irlande. En 1841, le Canada les appelle ; et, à l'exemple d'un autre conquérant d'âmes — qui, de ses dix compagnons, en sacrifiait deux aux Indes lointaines, — Mgr de MAZENOD envoyait quatre Pères et deux Frères à l'immense Canada (1). Six ans plus tard, nouvel appel et nouveau départ, — pour Ceylan, cette fois. En 1851, le Fondateur répond aux demandes qui lui viennent du sud de l'Afrique ; et les Oblats entreprennent l'évangélisation des Cafres, des Zoulous et des Basutos. Vingt-cinq ans, seulement, se sont écoulés depuis le jour de la solen-

---

sept volumes que doit compter cette Histoire générale de la Congrégation, trois seulement ont paru jusqu'ici. Les plus significatifs sont empruntés aux deux magnifiques volumes du R. P. Pierre DUCHAUSSOIS, *O. M. I.*, *Aux Glaces polaires : Indiens et Esquimaux* (50e mille) et *Apôtres inconnus* (22e mille). — Il faut y joindre le témoignage émouvant d'un journaliste, Louis-Frédéric Rouquette, l'*Épopée blanche* (Paris, 1926). — Enfin, pour compléter la documentation, il convient de consulter : Mgr Émile GROUARD, *Souvenirs de mes soixante Ans d'Apostolat dans l'Athabaska-Mackensie* (Lyon et Paris, 1924), — R. P. Émile JONQUET, *Mgr Grandin, Oblat de Marie Immaculée, premier Évêque de Saint-Albert* (Montréal, 1903), — R. P. DUCHAUSSOIS, *Femmes héroïques : Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord* (Paris et Lyon, 1927).

(1) R. P. ORTOLAN, *op. cit.*, II, p. 11.

nelle approbation, et déjà les Oblats sont établis dans quatre parties du monde. Il leur faudra attendre jusqu'en 1894 pour prendre pied en Australie : dès lors, la Congrégation sera « catholique », comme l'Église.

Quelques chiffres donneront une idée de l'œuvre immense accomplie par les Oblats dans les principales de leurs Missions.

Quand ils furent appelés au Canada, ils se virent attribuer, successivement, les quatre cinquièmes du territoire. A eux de défricher puis de transmettre au clergé — qui, peu à peu, se formait — paroisses et diocèses. A l'heure qu'il est, ils n'occupent plus que sept millions de kilomètres carrés, — environ douze fois la superficie de la France. Quand les premiers Pères s'établirent, il y a 80 ans, dans le Nord-Ouest canadien, ils n'y trouvèrent qu'un évêque, Mgr Provencher, 11 missionnaires, 5 églises ou chapelles et, tout au plus, 5.000 catholiques. Dans le même territoire, on comptait, en 1925, 12 évêques, 789 prêtres, 768 églises ou chapelles et 564.000 chrétiens. Plus spécialement voués à l'apostolat auprès des Indiens, les Oblats comptent 46.000 catholiques, sur la population sauvage (environ 70.000 âmes) disséminée dans leur immense domaine. Ils auraient donc converti 65 % des Peaux-Rouges qui leur ont été confiés. Au prix de quels durs sacrifices ? C'est ce que nous aurons à dire au cours de cet article.

A Ceylan, les Oblats ne trouvaient à leur arrivée, en 1847, que 80.000 catholiques ; ils sont, aujourd'hui, 328.000. Le clergé est passé de 25 à 194 prêtres, les églises de 200 à 609, les écoles de 30 à 809, et les écoliers qui les fréquentent de 1.200 à 65.000. Le pourcentage de catholiques, par rapport à la population totale, est passé de 4 % à près de 9 %, pour l'ensemble de l'île ; dans le domaine des Oblats, il atteint presque 15 %.

En Afrique du Sud, les Oblats possèdent cinq Missions : au Basutoland, dans le Natal et l'État libre d'Orange, au Transvaal et en Cimbébasie.

Chez les Basutos, les débuts furent décourageants. Au bout de dix ans d'efforts et de privations, on ne comptait

encore que 250 fidèles. Le grand essor de la Mission, qui longtemps végéta, date des premières années du siècle. En 1925, on compte, pour 26 Pères, 50.114 fidèles, 116 églises ou chapelles et 119 écoles pour 8.638 enfants. On espère un clergé indigène dans un avenir qui semble assez rapproché, puisque le grand séminaire compte déjà 5 aspirants au sacerdoce et que 15 autres jeunes gens se préparent à y entrer ;

Largement amputé au profit d'autres Congrégations, le Vicariat du Natal compte, à l'heure qu'il est, 38 prêtres, 29.116 fidèles, 99 églises ou chapelles, 7.013 enfants dans 72 écoles et 6 collèges ;

Dans la portion de l'État libre d'Orange qui leur a été conservée, les Oblats ont 16 prêtres, 4.500 catholiques, 23 écoles avec 2.610 enfants ;

Le Vicariat apostolique du Transvaal, qui ne correspond plus guère qu'à un quart des territoires primitivement confiés aux Oblats, compte 24.000 catholiques, évangélisés par 35 prêtres, 64 écoles et 6.054 enfants :

Enfin, la Cimbébasie, la plus vaste des Missions oblates sud-africaines, la moins peuplée aussi, s'est montrée, longtemps, la plus réfractaire aux efforts des missionnaires. Telles positions n'ont été emportées qu'au prix de quatorze et quinze assauts. Mais, là encore, la vaillance des missionnaires triompha du sable, du soleil, de la pluie, de la faim, de la soif, des persécutions. Aujourd'hui, sur une population de 175 à 200.000 indigènes éparpillés dans un territoire plus vaste que la France, les 26 missionnaires comptent 5.378 catholiques, pour lesquels ils ont bâti 23 églises ou chapelles et fondé 29 écoles, qui reçoivent 713 enfants. La tribu des Béchuanas est tout entière convertie, à l'exception de 5 ou 6 individus.

En résumé, dans l'Afrique du Sud — où, en 1852, les Oblats trouvaient un prêtre hollandais, trois chapelles et quelques centaines de catholiques, — l'Église compte, aujourd'hui : 6 évêques, 8 préfets apostoliques, 291 prêtres, 192.000 catholiques, 430 églises ou chapelles, 454 écoles, 36.500 enfants.

La création de nouvelles divisions ecclésiastiques a

passer l'hiver et le printemps de 1853-1854 au Fond-du-Lac, où 600 Indiens donnaient la chasse à d'immenses troupeaux de rennes. Il y revint, chaque printemps, jusqu'en 1858. Il céda, alors, la place aux PP. CLUT, SÉGUIN, EYNARD et FARAUD. La conquête de cette Mission de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, que les Oblats devaient considérer comme un de leurs joyaux apostoliques, s'annonçait assez bien, lorsqu'en 1862 Mgr CLUT ne trouva plus que des ruines : ses fidèles s'étaient dispersés, nombre d'entre eux s'étaient mis à blasphémer et plus d'un avait fait retour à la polygamie. L'homme ennemi avait passé par là. Convaincu de l'inefficacité de ces visites passagères, pour maintenir les sauvages dans le devoir, Mgr CLUT aurait voulu établir, au Fond-du-Lac, une Mission permanente. L'urgence d'autres tâches l'empêcha de réaliser ce projet. Il fut repris par Mgr FARAUD, en 1875 ; et la fondation de *Notre-Dame des Sept-Douleurs* assura la conversion définitive de la tribu. L'honneur d'être le premier missionnaire résidant chez les Mangeurs-de-Caribous échut à un robuste Vivarois, le P. Albert PASCAL, que Mgr CLUT était allé cueillir dans son Séminaire de Viviers. Installé dans le semblant de maison-chapelle, bâtie vingt ans auparavant par le P. GROLLIER, le bon P. PASCAL fut vite aimé des sauvages. « On voit son cœur », disaient-ils, et cette bonté gagnait les moins sensibles.

- « Ah ! il n'était pas fier, le P. PASCAL », aimait à répéter le métis Louison Robillard. « Il était pareil comme nous autres. Il prêchait si bien qu'il nous faisait aimer le Bon DIEU, malgré nous. Avec ça, il savait tirer les caribous. Ça, c'est gros pour les sauvages... Oui, tout le monde il aimait le P. PASCAL » (1).

On l'aimait si bien que les conversions allaient bon train. Il fut donné au P. BREYNAT de recueillir la moisson généreusement semée par ses prédécesseurs. Deux histoires valent la peine d'être contées : la conversion du sorcier Michel et la dernière visite de la vieille « Petite-Flèche ».

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 241.

embarcations, trébuchant contre les souches et se meurtrissant les pieds aux mille obstacles du sentier. Mais voici le mugissement des rapides qui, pendant des kilomètres, vont interrompre la navigation. L'obstacle est infranchissable. On le tourne. Et c'est le portage épuisant, la marche titubante sous l'écrasement de la charge. Et les forces s'en vont, que ne refont ni un sommeil réparateur ni un repas fortifiant, car le porteur novice est trop épuisé, le soir, pour manger et encore plus pour dormir, quand il s'effondre tout d'un bloc, terrassé par la fatigue, la tête vide et les articulations douloureuses.

Deux mois, trois mois de ce martyre ont amené le missionnaire dans ce qui sera sa Mission, là où s'élèveront *la Nativité, Notre-Dame des Victoires, la Providence* ou tel autre centre de rayonnement apostolique. L'ère du voyage est close : celle des courses commence. Dans ces pays, où l'on compte souvent une âme par deux cent cinquante kilomètres carrés, le moindre déplacement prend des proportions héroïques. C'est le P. Gabriel Breynat, l'Apôtre des Mangeurs-de-Caribous, traversant quarante-cinq fois, dont vingt-trois à la raquette et à la course, les deux cent quatre-vingts kilomètres du Lac Athabaska. Un jour, il y laissera un orteil gelé et, pour sauver le reste du pied menacé par la gangrène, il se fera trancher, avec un vieux rasoir, le pauvre doigt douloureux. A peine guéri de sa blessure, il reprendra ses raquettes et ses courses. En voici un autre — et c'est le P. Christophe Tissier, — qui s'impose une course de six cents kilomètres pour aller quérir son vin de messe, resté en panne, et ne pas priver ses Castors de leur Messe de Noël. Cet autre, le P. Zéphyrin Gascon, l'Évangélisateur des Couteaux-Jaunes, refera trois fois, coup sur coup, une randonnée de huit cent soixante-quinze kilomètres pour aller soutenir ses néophytes. Long, délabré, celui que les sauvages avaient surnommé « le Priant maigre » ou « le Priant de misère » ne calculait avec aucune distance ; c'est par dizaines de milliers de kilomètres que se totalisent les étapes de cet homme

les deux missionnaires débutaient par une formidable étape de quatre-cents lieues ; et, le 10 septembre 1846, ils s'arrêtaient à l'Ile à la Crosse, point de ralliement d'un district presque aussi étendu que la France entière, où erraient des Montagnais et des Cris, dont le nombre n'atteignait pas deux mille.

Pour évangéliser ces ouailles, il fallait, tout d'abord, apprendre leur langue. Voilà donc les deux missionnaires qui se font écoliers. Pour maître ils ont découvert un vieil Indien, qui ne sait pas plus de français qu'ils ne connaissent de montagnais et de cris. Sous sa direction, ils s'évertuent consciencieusement. Au prix de quels efforts, le P. Taché nous l'apprend, quand il nous confie :

— « Le cris n'est pas une langue difficile ; mais le montagnais, quant à la prononciation, dépasse tout ce que j'avais imaginé de difficulté. »

Et M. Laflèche, qui avait précédé d'un an à l'Ile à la Crosse les nouveaux arrivants, ajoutait :

— « On craint de se déraciner la luette, tant il faut que la langue fasse de contorsions dans la bouche. »

Les premiers temps, il fallut recourir à un interprète, car le zèle bouillant du P. Taché ne souffrait pas de retard. Malheureusement, il arrivait parfois au truchement de gloser, de façon imprévue, le texte qu'il saisissait à demi. Un jour, qu'au cours d'une tournée apostolique le P. Taché s'était arrêté au Portage de la Loche, pour donner une petite mission aux néophytes de l'endroit instruits par M. Thibault, il requit les services d'un trappeur pour suppléer à son éloquence. Antoine Morin, brave homme mais un peu court de théologie, traduisait à la satisfaction de tous. Mais voici qu'au fil du sermon, le missionnaire en vint à parler de la *chasteté*. Il prononce le mot et recommande la vertu, qui, dit-il, « demande beaucoup de précautions, de prudence, de défiance de l'ennemi, de réserve vis-à-vis de certaines personnes ». Or, voici ce que devient la saine doctrine sur les lèvres du trappeur, plus expert en montagnais qu'en morale et en ascétisme :

A la Mission *Saint-Raphaël*, du Fort des Liards, les Esclaves — que Mgr GROUARD qualifiait encore, en 1890, de « peuple revêche, difficile à convertir et prompt à retourner à ses mauvaises habitudes », — ces braves gens sont, aujourd'hui, tous catholiques. Quelques groupes plus isolés réservèrent même au missionnaire de bien douces consolations, tant il y rencontra de belles âmes affamées de vérité, — telle la chefferesse Monique, baptisée, le 8 décembre 1902, par le P. Joseph Le GUEN. Comme il lui rappelait les souffrances de Notre-Seigneur, en lui montrant son crucifix, Monique, accroupie à côté de lui, lui frappait les genoux de ses vieilles mains ridées, en répétant :

— « Eh ! Eh ! Eh ! Est-il possible ! Est-il possible ! »

Et elle pleurait sur la croix, « pour JÉSUS qui faisait pitié » (1).

La Mission *Saint-Paul*, au Fort Nelson, amorcée par le P. GROUARD, en 1868, eut, elle aussi, ses heures pénibles — et elles furent longues, — mais la consolation finit par venir. Quand, en 1909, le P. Le GUEN remit la mission au P. François MOISAN, toute la population était baptisée, à l'exception d'un seul homme.

La Mission *Sainte-Anne*, création du P. GASCON (1869), compte au nombre de celles où l'instabilité morale des Esclaves a réservé le plus de déboires aux missionnaires. En 1894, la plupart des Indiens tournaient le dos à Mgr GROUARD, venu leur prêcher une mission. En 1900, elle fut reprise par le P. GRANDIN, qui n'y trouva que trois vieilles métisses restées fidèles à leur baptême. En vingt ans, les âmes ont été reprises, une à une ; aux dernières nouvelles, la mission comptait 81 catholiques contre 42 protestants. Seront-ils fidèles, ces Esclaves qui s'en vont, à tour de rôle, quêter chez le missionnaire :

— « Si tu ne me donnes pas du thé, du tabac, des habits, je serai obligé d'aller en chercher chez le ministre : il m'en offre tant que j'en veux, lui... »

Il faut un héroïque courage pour demeurer à ces

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 326.

merçants. Je veux me confesser. Demain, tu me donneras encore le Pain du Bon DIEU. Et puis je m'en irai contente » (1).

De pareilles joies étaient bien faites pour consoler le missionnaire de ses épreuves, surtout quand il les cueillait à l'heure où celui qui devenait « l'évêque du vent », le perpétuel vagabond, devait dire adieu à ses chers Mangeurs-de-Caribous de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*...

A l'origine de la Mission des Castors, nous retrouvons, une fois de plus, le nom du P. FARAUD. Pendant sa résidence au Lac d'Athabaska, plus d'une fois il avait poussé une pointe dans l'ouest, sur la Rivière de la Paix. Parmi les trois nations de race peau-rouge qui habitaient sur la rivière — Cris, Hurons-Iroquois et Castors, — ces derniers attirèrent, spécialement, son attention. La pitié entrait, pour une large part, dans cette prédilection. A l'heure, en effet, où le P. FARAUD entrait en contact avec les Castors, la peuplade, jadis nombreuse et prospère, dépérissait. De 6.000 le nombre des Indiens était tombé à 2.000. Ce dépeuplement était le résultat de causes diverses. La pratique des unions consanguines et les maladies apportées par les blancs avaient accéléré la déchéance de la race. Les famines provoquées par la destruction inepte des castors, pourchassés sans merci par les trappeurs et leurs auxiliaires Cris et Iroquois, avaient décimé les survivants. Ceux qui restaient achevaient de consommer leur ruine, grâce à leur passion pour le *jeu à la main*. N'avait-on pas vu des joueurs, totalement décavés, mettre en enjeu leurs femmes, leurs enfants et jusqu'à leur propre scalpe (chevelure) ?

En les civilisant, la Religion chrétienne pourrait seule enrayer cette déchéance d'une race destinée à périr. Les Castors se montraient, d'ailleurs, désireux de se convertir. « Ils disaient mourir de chagrin d'être, sans cesse, privés de la présence du prêtre qui devait les instruire et leur ouvrir la porte du ciel. » Ces dispositions décidèrent le P. FARAUD à leur multiplier ses visites. Il y recueillit, surtout, des déceptions. D'un

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 255.

eux, les prodiges des grandes promesses de Paray-le-Monial. Des trappeurs délaissent chasse et pêche, quand approche le premier Vendredi du mois, et s'imposent plusieurs journées de marche pour ne point manquer leur communion mensuelle. Tels autres, plus éloignés, se rattrapent, en communiant tous les vendredis qu'ils passent dans la mission. Nombreux sont même ceux qui sont arrivés à la communion quotidienne.

Un Montagnais du Fort Résolution, qui avait participé à l'élan de ferveur qui transforma les Couteaux-Jaunes, léguait, en mourant, ce suprême conseil à sa femme :

— « Je te donnerai seulement, comme dernière recommandation, de bien aimer le Sacré Cœur de Jésus et de Le faire aimer de nos enfants. Ne leur apprends pas autre chose. Il n'y a pas longtemps que j'ai appris cela ; mais j'ai fait ce qu'a dit le Père, et j'ai vu que c'était bien vrai » (1).

Les Plats-Côtés-de-Chiens, qu'ils avaient déjà rencontrés sur le Grand Lac des Esclaves et pour qui avait été fondée la Mission de *Saint-Michel* du Fort Rae, entraînèrent les missionnaires plus avant encore dans le nord ; car leur habitat s'étend le long des rivières et des lacs échelonnés entre le Grand Lac des Esclaves et le Grand Lac de l'Ours jusqu'aux terres où l'on ne rencontre plus que des Esquimaux. La conquête valait ce nouvel effort, car la tribu était restée dans la simplicité de ses mœurs : habits de peau, saleté prodigieuse, ignorance totale des formes civilisées. mendicité outrecuidante, mais foi de Nathanaël. C'est chez eux que Mgr Grandin disait avoir trouvé la réalisation, sans ombre, de son rêve sur l'Indien de nature, se donnant tel quel à la Religion divine.

Mais, pour les gagner à Jésus-Christ, il fallait, d'abord, se faire l'un d'entre eux. Plus qu'aucun autre, le Père Duport avait réalisé cette courageuse assimilation, comme en témoigne l'appel qu'il reçut quand il quitta ses chers sauvages.

---

(1) Duchaussois, *op. cit.*, p. 292.

exténué, dont la fragile carcasse obéissait à une âme indomptable.

De pareilles distances font, du missionnaire des glaces, un perpétuel isolé. Pendant sept ans, le Père Albert Pascal demeure seul à *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. Deux fois l'an, — à la raquette en hiver, en canot l'été, — il s'achemine vers *la Nativité*, pour faire sa retraite et sa confession annuelles.

— « J'avais le temps de faire mon examen de conscience en allant », remarque-t-il, « et ma pénitence en revenant. »

La solitude du Père Tissier dura treize ans, au cours desquels il ne vit que le P. Dominique Collignon trois fois et le P. Albert Lacombe une fois, en de rapides visites qu'ils lui firent par charité fraternelle. Le premier Missionnaire résidant des Plats-Côtés-de-Chiens, le P. Bruno Roure, détient peut-être le record de l'isolement, avec les quatorze années qu'il passa absolument seul, sauf les quelques mois où le Fr. Louis Boisramé vint lui bâtir une maison et le temps des visites « bisannuelles » de Mgr Isidore Clut, son confesseur.

Perdu dans l'immensité des déserts de neige, le missionnaire, à défaut de frères dont la société serait un soutien et une douceur, trouve partout la compagne fidèle de l'apôtre — la misère. Dans sa hutte inconfortable, il n'aura pas toujours l'indispensable et, bien souvent, il manquera de tout. Dans ses courses et ses séjours chez les sauvages, il fait la connaissance avec la vermine. Grouillante et dévorante, elle s'acharne sur le blanc et n'épargne pas plus l'évêque que le simple missionnaire. « L'évêque pouilleux », Mgr Vital Grandin, a connu la réalité de ce petit martyre, avant que Louis Veuillot lui fît une gloire de cette abjection héroïque. Mais qu'est-ce que la vermine au prix de la faim ? La famine est la noire souveraine de ces immensités perdues. C'est elle qui règle la marche des nomades à travers les steppes ou les bois, — c'est elle qui décime les familles, la tribu et la nation, — c'est elle qui extermine des camps entiers, dont on retrouve les cadavres en débris sur le sol, à la fonte des

neiges. Plus prévoyant que les Indiens, le missionnaire échapperait, peut-être, à la sinistre rencontre ; mais sa charité le dépouille de ses réserves, qui deviennent la suprême ressource des affamés. A son tour, comme ses néophytes, il connaîtra la signification douloureuse d'un verbe dont nous avons perdu le sens. « Jeûner », dans les langues sauvages, c'est n'avoir plus mangé pendant des jours, -- des semaines, quelquefois. Que le renne ait manqué ou que le courant ait emporté les filets des pêcheurs, la tribu jeûne, et le missionnaire apprend ce que c'est que la faim. Quand il aura mangé le dernier poisson de sa réserve ou râclé, au fond d'une caisse, les derniers débris de « pémican », il rongera ses « mocassins », comme le P. Pierre GROLLIER. Échappera-t-il même à la hantise de la viande qui saisira un sauvage devant un cadavre ? Retenu par un accident dans un campement de Cris, pendant les plus dures semaines de l'hiver 1870-1871, le P. TISSIER vit ces pauvres gens surveiller, avec des grands yeux luisants, l'agonie d'une pauvre malheureuse à laquelle il venait d'administrer les derniers sacrements.

— « Père », dirent les Indiens, « quand elle sera morte, nous permettras-tu de la manger ? »

— « Oui », répondit-il.

Et, en lui-même, il ne put se défendre de penser :

— « Aurai-je le courage d'en refuser ma part ? »

Une chasse inespérée épargna au missionnaire l'horreur de ce repas suprême. Quatre orignaux abattus par un groupe de Cris, qui couraient la forêt à proximité du camp où l'on agonisait, ramenèrent l'abondance et rendirent quelques forces aux faméliques.

§ III. — Poursuite des Indiens.

Ce bref tableau d'ensemble était nécessaire pour reconstituer le cadre de souffrances dans lequel s'est déroulé l'apostolat des missionnaires des terres nordiques et pour esquisser la physionomie de ces missions — les plus ingrates qui soient au monde. Il faut, maintenant, revenir au point de départ et accompagner les Oblats dans leurs

étapes à travers le désert glacé à la recherche des Indiens (1).

Le premier Oblat que Mgr Provencher ait lancé à la conquête des tribus nouvelles qui se levaient à la lumière de la Foi, — avec cette consigne héroïque : « Allez aussi loin que vous le pourrez », — fut le P. TACHÉ. Oblat : c'est tout juste s'il l'était, car il ne comptait pas encore les douze mois réglementaires de noviciat. « Un enfant... », murmurait l'évêque mécontent ; mais cet enfant, à la mine fraîche et candide, serait, dès ses débuts, un apôtre magnifique. Descendant de Joliette, le découvreur du Mississipi, et arrière-neveu de Varennes de la Vérandrye, le premier explorateur de l'Ouest canadien, Alexandre-Antonin TACHÉ se destinait au clergé séculier, quand, après trois mois de séminaire, sa vocation religieuse et apostolique s'illumina dans un regard. Le jour de la fête de Saint François Xavier 1843, il rencontre, sur le chemin de la cathédrale, les premiers Oblats français, débarqués de la veille à Montréal, les PP. Jean HONORAT et Pierre TELMON. Réveillant, au tréfonds de son âme, un atavisme de pionnier et de conquérant, cette rencontre décida de sa vie. Pionnier, il le serait, et mieux que Joliette, et conquérant aussi, et plus excellemment encore, à la manière de son arrière-grand-oncle. Dix mois de noviciat se sont à peine écoulés qu'il faut faire droit à une vocation impérieuse ; et, novice de 22 ans, Alexandre TACHÉ sera envoyé, avec le premier Père Oblat, aux missions sauvages. Le 25 août 1845, après soixante et un jours de pagayage et de portage, le P. AUBERT et le F. TACHÉ débarquèrent à la Rivière Rouge. Quand il arrive à Saint-Boniface, de cet « enfant » Mgr Provencher fait, rapidement, un prêtre — un prêtre de 22 ans et deux mois. « Allez aussi loin que vous pourrez », avait dit l'évêque au nouveau prêtre et à son compagnon. Fidèles à la consigne,

(1) Les traits que nous avons groupés — en tâchant, puisqu'il fallait choisir, de retenir les plus significatifs — sont empruntés aux deux magnifiques volumes du R. P. DUCHAUSSOIS, *O. M. I.*, *Aux Glaces polaires : Indiens et Esquimaux* (50e mille) et *Apôtres inconnus* (22e mille) : Éditions *Spes*, 17, Rue Soufflot, Paris (ve).

caractère doux, les Castors faisaient preuve de zèle pour étudier les prières. Mais, sans consistance, ils se refusaient à renoncer au jeu et à abandonner leurs pratiques de sorcellerie. Avertis d'avoir à faire baptiser leurs enfants, ils se dérobaient, sous prétexte que, ne pouvant plus faire sur eux « de la médecine », les petits mourraient. Concluant, en 1860, son rapport à Mgr TACHÉ, le Père FARAUD se demandait s'il ne faudrait pas « abandonner cette tribu à son sens réprouvé ».

Devenu Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, le missionnaire fit une nouvelle apparition parmi les Castors. Il les trouva dans un état de misère indescriptible, et presque tous étaient malades. Un groupe d'une trentaine qu'il rencontra n'avaient plus que la peau et les os. L'évêque leur demanda s'ils voulaient le baptême.

— « Nous ne vivons », répondirent-ils, « que pour cela. Déjà nous serions morts, depuis longtemps ; mais nous avons demandé à DIEU de vivre assez pour te voir et être baptisés » (1).

Une telle détresse appelait des secours. Mgr FARAUD se décida donc à installer chez les Castors, au Fort Dunvegan, un missionnaire plein de jeunesse, de zèle et de santé. Le P. TISSIER devait consacrer seize ans aux Castors (1867-1883). Peu de missions pouvaient rivaliser avec ce Bethléem du Nord : le dénuement y était complet et la solitude totale, puisqu'en treize ans le P. TISSIER ne reçut que quatre visites de ses confrères. Son successeur, le P. Auguste HUSSON, vécut de la même misère. Il fallut attendre 1894 pour connaître la joie d'une précaire moisson. Elle était réservée au Père Joseph Le TRESTE, qui fut, dix-huit ans, Missionnaire au Fort Dunvegan. Il note à cette date, au retour d'un voyage au Fort Saint-Jean, un changement dans les dispositions des Castors.

— « C'est la première fois », écrit-il, « que j'ai trouvé une population Castor si accueillante et dans de si bonnes dispositions et qu'ils m'ont montré qu'ils savaient qu'ils ne sont pas,

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 268.

uniquement, sur la terre pour manger de la viande d'orignal. Tout différemment des autres fois, ils n'ont fait aucune difficulté pour laisser baptiser leurs enfants. J'ai baptisé aussi cinq adultes et un vieillard. A peu près tous sont venus pour me voir et me dire qu'ils priaient le grand-prêtre (l'évêque) de m'envoyer chez eux, non plus pour quelques jours, mais pour y demeurer. J'ai eu la chance, également, de trouver, à Saint-Jean, la plupart des Castors de Hudson's Hope, dont les bonnes dispositions ne le cédaient pas à celles de leurs frères de Saint-Jean » (1).

Fallait-il que le champ fût ingrat pour qu'après plus de trente ans de sillons péniblement ouverts dans la friche, le missionnaire pût se réjouir d'aussi maigre récolte et de si chétifs espoirs !

§ IV. — **Vers le Nord.**

La Mission des Couteaux-Jaunes marquait une étape vers le nord, puisqu'on rencontre, surtout, la tribu dans le voisinage du Grand Lac des Esclaves. C'est pour elle que fut fondé *Saint-Joseph* du Fort Résolution. Quand, en 1852, le P. FARAUD apparut au Lac des Esclaves, il y fut accueilli comme le Messie.

— « Regarde mes cheveux blancs », lui disait un vieillard ; « mes reins affaiblis par les ans m'ont fait courber vers la terre. Souvent j'ai dit : « Fasse le ciel que je vive assez longtemps pour voir son *priant*... » ... J'étais malade et abattu, et je disais à mon grand'père (DIEU) : « Quelques-uns des nôtres ont été voir le prêtre, l'an passé, et le prêtre leur a dit : *Dites à vos vieillards que je leur défends de mourir et veux les voir tous.* Me laisserez-vous lui désobéir ? » DIEU a écouté mes prières ; et, avant de me plier pour toujours, je te vois. Je sais que tu as une eau qui lave le cœur ; tu ne partiras pas d'ici avant de l'avoir versée sur moi ; et, alors, je mourrai content » (2).

De tels faits ne sont-ils pas l'illustration vivante de la thèse sur la volonté salvifique universelle du Christ et des prodiges qu'elle réalise pour le salut des sauvages de bonne volonté (3).

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 268.
(2) *Ibid.*, p. 272.
(3) *Ibid.*, p. 281.

Débutant par de telles prémices, l'histoire religieuse des Couteaux-Jaunes fut celle d'un véritable triomphe. Sans doute, des heures de tristesse vinrent à la traverse ; mais les défaillances furent toujours réparées, et les convertis, comme les néophytes, furent si solides dans leur foi que le ministre protestant prêcha, plus de vingt ans, au Fort Résolution, sans gagner un sauvage.

Cette fidélité est, sans doute, à l'honneur de la stabilité des Couteaux-Jaunes, d'étoffe humaine incontestablement supérieure à celle des Castors. Mais les missionnaires n'en furent-ils pas les meilleurs soutiens ? Entre tous ceux qui résidèrent à Saint-Joseph, le P. Zéphyrin Gascon mérite une mention spéciale. Ce malade, qui n'avait pas souvenir que les crampes d'estomac l'eussent laissé dormir plus d'une heure par nuit et dont les longues insomnies se passaient à la chapelle, à « tenir compagnie à Notre-Seigneur », ce « priant de misère » était le dévouement incarné. Sans cesse en route, en dépit du « mal de neige », qui manqua de lui faire perdre la vue, il visitait jusqu'au moindre campement, pourvu qu'il y eût quelques enfants ou quelques retardataires à catéchiser.

Quand venait l'époque des rassemblements des Indiens, — le printemps, l'automne ou Noël, — le P. Gascon profitait de l'occasion pour donner une mission. Trois fois par jour, sinon quatre, il réunissait son monde. La cloche sonnée, le missionnaire circulait dans le camp ; et sa gaule, qui cinglait les retardataires, hâtait le rassemblement dans la maison-chapelle. Le « priant maigre » avait tous les droits, celui de bâtonner les traînards et aussi celui d'éveiller les distraits : le sermon était, plus d'une fois, ponctué de gifles sonores qui n'épargnaient pas plus les vieilles mines tannées que les faces mignonnes.

L'œuvre de ce hardi défricheur fut achevée par les PP. Louis Dupire, Alphonse Mansoz, Alphonse Duport et Pierre Fallaize. Sous l'impulsion de ces apôtres au cœur de feu, la ferveur des Couteaux-Jaunes s'est développée d'une manière merveilleuse. La dévotion au Sacré-Cœur, prêchée à ces pauvres sauvages, a produit, parmi

Devant le pécheur scandaleux qu'était Michel avaient échoué les efforts de tous les missionnaires. L'heure de la grâce vint. Un jour, le P. BREYNAT, l'ayant rencontré dans les bois, avait refusé de lui toucher la main et lui avait dit :

— « Personne ne m'a fait autant de peine que toi. Tu as fait pleurer le cœur de ton père. »

Michel se sentit retourné. Quelque temps après, il vint à la mission et se confessa, avec d'abondantes larmes. S'estimant indigne de communier, il demandait seulement que le missionnaire laissât un petit papier pour l'autoriser à faire ses pâques, s'il persévérait jusque-là. On imagine bien qu'il n'attendit que jusqu'au lendemain pour recevoir son DIEU.

Sortant de la chapelle radieux, Michel trouva son garçon, dont il avait fait un parfait chenapan.

— « Mon fils », lui dit-il, « jusqu'ici, je t'ai toujours donné le mauvais exemple ; j'ai fait ceci, cela (toute la confession y repassa). Tu m'as toujours imité fidèlement. Tu vois ce que j'ai fait hier et ce matin. A ton tour, tu vas te confesser ; et, à partir d'aujourd'hui, si tu ne changes pas de vie, ta chair malade je ferai (tu auras la volée) » (1).

L'histoire de « Petite-Flèche » est plus consolante encore. Presque centenaire, énorme, impotente, la bonne vieille avait envoyé son fils saluer le Père, à son départ, et lui avait envoyé, suprême douceur, un sachet de viande pilée pour la route. Or, voici que, le lendemain, « Petite-Flèche » en personne, courbée sur son gourdin, pousse la porte de la mission. Elle expliqua, en riant aux éclats, qu'elle n'avait pu se résigner à laisser partir le Père, sans venir lui toucher la main, — « l'eau lui était venue aux yeux ». Et alors la Louise, sa fille, s'était attelée à un traîneau ; trois jours durant, elle avait remorqué sa vieille maman, et voilà.

— « Ah ! mon petit-fils ! Tu vois comme je t'aime... Mais tu sais, moi, je ne suis pas venue au fort pour voir les com-

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 253-254.

— « Le Père », explique-t-il, « dit qu'il faut faire la *chasse d'été*. Nous ne devons donc pas nous contenter de la chasse d'hiver paresseux de Montagnais que nous sommes. Mais attention, mes amis, la chasse d'été est bien difficile : il faut beaucoup de précautions pour approcher les orignaux dans les bois, car ils entendent de loin. Et puis, défiez-vous de l'ennemi, le *dénédjéré*, qui vous guette partout dans les broussailles. Fuyez, si vous le voyez. Et, puis encore, il ne faut plus emmener les femmes avec nous à la chasse d'été, de peur qu'elles ne mangent les mufles des orignaux et que nous ne puissions plus rien tuer alors... Tout de même, c'est dur ce que dit le petit Père, car c'était bien commode, les femmes, pour faire sécher la viande au soleil, quand les hommes avaient fini de tuer. Mais, — que voulez-vous ? — le Père a parlé : il faut faire ce qu'il nous dit... (1). »

Le P. Taché dut comprendre que mieux valait compter sur les contorsions laborieuses de sa propre langue que sur l'agilité de celle d'un Antoine Morin pour catéchiser ses Montagnais. Car c'est à eux que, décidément, il allait. Le 2 septembre 1847, il débarquait au Fort Chipweyan, sur la rive méridionale du Lac Athabaska, au moment où la chasse aux oies battait son plein. Les volatiles bénéficièrent d'un armistice ; car, dès l'arrivée de « l'homme de la prière », les 200 chasseurs montagnais et les 15 chasseurs cris, qui se trouvaient alors au Lac Athabaska avec leurs familles, abandonnèrent leurs mousquets, afin de lui livrer leurs âmes, pendant les quatre semaines qu'il venait passer près d'eux.

Le 5 septembre, le P. Taché célébrait la première Messe qui eût été dite sur le versant de l'Océan Glacial. Tous ses néophytes y assistaient. Ils faisaient preuve, du reste, d'une admirable bonne volonté ; et le missionnaire se livrait à eux jour et nuit. Cette consolante visite se termina par 194 baptêmes, et tous les polygames abandonnèrent leurs femmes illégitimes (2).

L'année suivante (1848), le Père Taché retrouva ses néophytes fidèles à leurs engagements.

En 1849, le P. Faraud vint résider au Lac Athabaska ; et, le 8 septembre 1851, il dédiait à la Sainte Vierge

(1) Duchaussois, *Aux Glaces polaires*, p. 147, n. 1.
(2) *Ibid.*, p. 215.

la première cabane-presbytère et la première chapelle bâties de ses mains. Pur Français, natif de Gigondas dans le Vaucluse, le P. Henri FARAUD avait, lui aussi, comme le P. TACHÉ, de qui tenir, puisque son ascendance maternelle faisait de lui un neveu d'Henriette Faurye, Religieuse du Saint-Sacrement de Bollène, guillotinée sous la Révolution. En dépit de ce glorieux héritage, le jeune écolier se signalait, surtout, par sa dissipation. Son premier bulletin scolaire le signalait comme un « franc tapageur ». Et sa mère désolée pronostiquait déjà qu'Henri « ne ferait jamais rien de bon ». Cette menace, jointe à une grâce toute spéciale, convertit si bien le garçonnet qu'à 23 ans nous voyons Henri FARAUD arriver, en 1846, à Saint-Boniface, sous les livrées des Oblats. Trois ans plus tard, nous le retrouvons à *la Nativité*, dont il fut le fondateur.

Voyageur entreprenant, missionnaire intrépide, le P. FARAUD ne négligeait rien pour gagner le cœur des sauvages. Au besoin, il se faisait médecin ; et l'homœopathie, qui avait ses préférences, lui valut plus d'une cure retentissante. Catéchiste émérite — en trois langues, puisqu'il parlait le cris aussi bien que le montagnais et qu'il arrivait à placer encore, souvent, un sermon en français, — le P. FARAUD jouissait d'une réputation d'orateur dont témoigne le métis Pierre Beaulieu, avec une précision qui ne manque pas de saveur :

— Ben oui, j'te dis, ça prêchait, ça, Mgr FARAUD. Il chantait ben mal, mais il prêchait ben bien... Il criait, pareil comme une grue blanche ; et, puis, il levait sa chaise en l'air, et il frappait avec sur le plancher, et il suait... Ah... ben oui, ça l'aimait donc, les *savages*, Monseigneur Père FARAUD (1).

Administrateur hors ligne, le P. FARAUD n'avait pas tardé à être distingué par ses supérieurs, et le P. TACHÉ, devenu évêque à vingt-six ans, n'avait pu trouver plus digne coadjuteur que le fondateur de *la Nativité*. En 1862, il se dessaisissait, en sa faveur, de l'Athabaska-Mackenzie,

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 176.

érigé par le Souverain Pontife en Vicariat apostolique. Vingt-huit ans, il géra cet immense diocèse, donnant aux missions une vigoureuse impulsion. Succombant à des fatigues surhumaines, bien plus qu'à la maladie, il voulut donner à ses missionnaires, jusqu'à la dernière minute, un exemple de joviale charité. Voyant en larmes les prêtres et les sœurs qui l'entouraient et venaient d'assister aux suprêmes cérémonies de la recommandation de l'âme, il retrouva son large sourire des jours vaillants :

— « Allons... Allons... », dit-il, « réjouissons-nous... Un chrétien doit mourir gaiement... Qu'on me donne ma vieille pipe du Nord, et contons des histoires... »

Continuée par les PP. Grollier, Grandin, Clut et Grouard, la Mission montagnaise de *la Nativité* prospéra admirablement, comme en témoignent, actuellement, sa vaste maison pour les missionnaires, son couvent abritant 12 religieuses et 150 orphelins, sa coquette église romane, sa scierie mécanique et son bateau à vapeur. Elle dut ces succès au caractère des Montagnais — sociables, gais, plaisants et même spirituels, — de braves gens, somme toute, moins leur manie de vouloir tout ce que possédaient les missionnaires. Mais elle en fut, surtout, redevable à la trempe des missionnaires, puisque de tous ceux que nous avons nommés, à commencer par le P. Taché, la Propagande fit des évêques de l'Extrême-Nord.

Comme leurs frères ou cousins les Montagnais, et comme les six autres tribus avec lesquelles nous aurons à faire connaissance, les Mangeurs-de-Caribous appartiennent à la race Dénée, peuplade d'origine asiatique, répandue dans l'Athabaska-Mackenzie. Ces beaux grands sauvages bronzés, parlant la même langue que les Montagnais, ne tardèrent pas à attirer l'attention des Missionnaires de *la Nativité.* N'ayant eu que peu de contacts avec les Blancs, la race s'était conservée saine : elle semblait prête pour l'évangélisation.

Parti du fort de Chipweyan, le P. Grollier, le premier Missionnaire des Mangeurs-de-Caribous, vint

postes ingrats. Les Oblats ne raisonnent pas leurs sacrifices : ils « tiennent »...

Pétulants et enthousiastes, bons mais laids, les Peaux-de-Lièvres surprirent le P. Petitot par la légèreté apparente de leurs allures. Cela ne ressemblait, en rien, à ce qu'il avait vu jusqu'alors. Au lieu de la taciturnité montagnaise, de la joie calme et lymphatique des Plats-Côtés-de-Chiens, de l'apathique abandon des Esclaves, il rencontrait une peuplade alerte et frisque comme une volière de hoche-queues, chaleureuse comme des Napolitains, loquace comme des Juifs, familière et sympathique comme des enfants (1).

Deux missions ont été consacrées à ces Napolitains du Nord : *Sainte-Thérèse*, du Fort Norman, et *Notre-Dame de Bonne-Espérance*, du Fort Good-Hope.

Sainte-Thérèse, située à cinq cent vingt kilomètres au nord du Fort Simpson, marque le record des espaces entre les missions du Mackenzie. Le premier missionnaire à y passer fut le P. GROLLIER. Mais des quelques baptêmes qu'il y fit, en 1859, il ne devait pas rester grand'chose quand, le 28 mars 1876, le P. Xavier DUCOT arriva à Fort Norman, avec deux cognées, trois scies et huit clous.

Tout était à bâtir, à convertir, à créer. Le P. DUCOT se donna à cette tâche avec un magnanime courage...

Et, pendant que le P. DUCOT peinait à *Sainte-Thérèse*, le P. GROLLIER dévorait l'espace. De Mgr TACHÉ il avait sollicité « la grâce d'être envoyé aussi loin que la terre pourrait le porter ». La réponse se fit attendre un an ; enfin, elle arriva, et c'était « la carte blanche » sur l'Extrême-Nord. Le 2 septembre 1859, il offre la première Messe du Cercle polaire. Asthmatique, sentant que ses réserves de vie sont courtes, il brûle les étapes, avec la hâte fébrile de ceux qui sentent venir « la nuit où l'on ne pourra plus travailler ». Ses formidables étapes se chiffrent par milliers de kilomètres. Il prêche sans discontinuer, catéchise sans arrêt ; et, les derniers jours, ne pouvant

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 339.

— « Ah ! Notre Père Plat-Côté-de-Chien, tu étais bien comme nous autres : tu courais, tu parlais, tu riais, tu avais des poux, tu faisais pitié comme nous. Quand reviendras-tu ? Reviens donc, reviens ; tu étais un vrai Plat-Côté-de-Chien. Jamais on n'aurait pensé qu'un Blanc pouvait devenir Plat-Côté-de-Chien comme tu l'es devenu. Oui, reviens chez nous » (1).

Si un simple visiteur, comme le P. Duport, avait pu à ce point « s'adapter », combien l'assimilation du P. Bruno Roure dut être parfaite ! Premier missionnaire résidant chez les Plats-Côtés-de-Chiens, le Père Roure ne les quitta point de 1872 à 1911. De ces trente-neuf années, il en passa quatorze absolument seul. Dans ce poste sibérien, hors de toute voie de communication, le P. Roure était condamné à être le dernier servi. Son ravitaillement était, du reste, plus que simplifié. Il racontait que son ballot contenait, ordinairement, une chemise. Une manche de cette chemise était pleine de farine : sa ration pour l'année. L'autre manche renfermait ses articles de chapelle, de toilette, de cuisine et d'échange commercial.

Pauvre et solitaire, le P. Roure n'en gardait pas moins le « sourire », — témoin l'histoire du péril que courut le peu de cheveux que la Providence lui avait laissés. Un jour qu'une femme Plat-Côté-de-Chien se perdait dans le récit d'un crépage de chignon, dont elle était toute marrie, le Père, qui se trouvait pressé ce jour-là, eut le malheur de stimuler sa pénitente d'une question :

— « Enfin, dis-moi exactement ce que tu as fait à cette malheureuse ? »

— « Tiens... », répondit-elle : « voici... »

Ce disant, elle prend, avec les deux mains, tout ce qu'elle peut empoigner des cheveux du Père et se met à les tirer à elle de toutes ses forces.

— « Assez, assez... Lâche-moi... Je comprends bien, maintenant. »

— « Non, tu ne peux pas me comprendre encore, car je l'ai tenue plus longtemps que cela, et j'ai tiré plus fort. Je veux que tu saches tout. »

---

(1) Duchaussois, *op. cit.*, p. 292.

Et les pauvres cheveux de pâtir de plus belle, pendant les minutes que dura la leçon de choses.

– « Bien... », fit-elle à la fin, en regardant les débris qui restaient dans ses doigts : « c'est à peu près comme cela. Si tu avais eu plus de cheveux, j'aurais pu te faire mieux comprendre. Mais c'est égal : tu peux avoir l'idée de mon chagrin, quand je pense à ma mauvaise action. Bénis-moi, ô Père de mon cœur, et demande au Bon DIEU de me pardonner » (1).

D'âmes aussi simples il eût été facile de faire de bons chrétiens. Mais, pour atteindre ce résultat, il fallut déraciner d'innombrables superstitions. La patience des missionnaires en vint, pourtant, à bout et si bien que les Plats-Côtés-de-Chiens devinrent, avec les Loucheux, les meilleurs catholiques du Mackenzie. Ils en donnèrent une preuve, qui toucha profondément le cœur de Pie X, lorsque, ayant appris que le P. ROURE partait pour un grand voyage « par delà les grandes terres et le Grand Lac Salé », ils le supplièrent de se rendre auprès du Très Grand Chef de la Prière, pour lui présenter « tous les cœurs contents » des Plats-Côtés-de-Chiens. Au Pape ils envoyèrent les présents que leur simplicité jugeait devoir lui faire le plus plaisir : un morceau de « pémican », fait exprès pour lui par la sauvagesse la plus pieuse, une grasse langue fumée de caribou et une paire de souliers fins en peau de renne, damassés en poil de porc-épic (2)...

Les succès apostoliques, remportés par les missionnaires auprès des Plats-Côtés-de-Chiens, devaient avoir leur contre-partie dans la demi-réussite des premières années de la Mission des Esclaves. « Ceux qu'on laisse vivre » (parce qu'ils ne valent pas la peine qu'on les extermine) : ce nom déné des Esclaves disait assez qu'il n'y avait pas grand fond à faire sur la mollesse et la lenteur paresseuse de cette tribu. DIEU sait, cependant, si les efforts furent épargnés pour les convertir ; ils eurent la fleur et le nombre des missionnaires. Pour eux, également, furent multipliées les fondations : *Notre-Dame de la*

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 295-296.
(2) *Ibid.*, p. 304.

Providence, *Mission du Sacré-Cœur*, *Saint-Raphaël*, *Saint-Paul*, *Sainte-Anne*, *Notre-Dame du Sacré-Cœur*. Et c'est encore pour eux que furent appelées les premières Sœurs Grises, installées à *la Providence* en 1867.

Là, comme ailleurs, la misère était gaillardement supportée, comme en témoignent ces lignes de Monseigneur GROUARD :

— « Ah... là, on s'en donnait de rire. On mangeait du chien, du corbeau, du putois et, des fois, rien du tout ; mais pas un de nous, je vous le promets, n'aurait changé de place avec le Shah de Perse... » (1).

Les épreuves des débuts de *la Providence* ne furent rien, cependant, auprès de celles qui marquèrent les premières années de la *Mission du Sacré-Cœur* du Fort Simpson. Sa chronique pourrait s'écrire avec les larmes de ses missionnaires. De 1858 à 1876, le prêtre catholique, en butte à l'hostilité des « bourgeois » du Fort, n'eut d'autre pied-à-terre que sa tente de voyage, tandis que le ministre anglican se prélassait dans une maison commode. Pendant ces dix-huit ans donc, le protestantisme mettait onze mois à défaire l'ouvrage que l'Oblat avait ébauché pendant les quatre semaines de sa visite annuelle. Enfin, vint l'heure où il fut possible d'établir, à Fort Simpson, un missionnaire résidant ; et de ce jour data le retour progressif des prodigues. Le coup de grâce fut donné à l'hérésie par l'ouverture (1916) de l'hospice des Sœurs Grises, destiné à recueillir tous les infirmes et les vieillards du Bas Mackenzie, de Fort Simpson à l'Océan Polaire. Rien n'égalait la témérité de pareille fondation, puisque les pêcheries, d'où dépendait la subsistance de l'hospice, en étaient éloignées de trois cent vingt kilomètres. Mais le Sacré-Cœur, qui avait suggéré cette audace, ne put décevoir l'héroïque confiance des missionnaires : la fondation réussit au delà de toutes les espérances.

La dureté des débuts présageait des succès. S'ils tardèrent à venir, ils n'en furent que plus consolants.

---

(1) DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 312.